

12-1-2009

André DJIFFACK (dir.) (2008). Mongo Beti, Le Rebelle III

Hervé Tchumkam
University of Pennsylvania

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Tchumkam, Hervé (2009) "André DJIFFACK (dir.) (2008). Mongo Beti, Le Rebelle III," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 73 : No. 1 , Article 16.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol73/iss1/16>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

André DJIFFACK (dir.) (2008). *Mongo Beti, Le Rebelle III*, Paris, Gallimard, 389 p.

Le troisième et dernier volume du *Rebelle* édité par André Djiffack pourrait se lire sous le signe de la désillusion, tellement le branle-bas dans lequel le Cameroun s'est installé et s'y plaît est passé au peigne fin par Mongo Beti. Ce sont au total 62 essais d'une profondeur impressionnante qui sont donnés à lire. Fidèle à la logique adoptée depuis le début de sa carrière littéraire et d'essayiste, Mongo Beti réfléchit sans complaisance à ce qu'il conviendrait d'appeler la condition postcoloniale au Cameroun. Ce volume est également rendu singulier par le récit, sous forme de postface, des dernières heures de l'enfant terrible d'Akometan.

Le Rebelle III s'inscrit dans la continuité des deux premiers volumes et adopte la même logique selon laquelle Mongo Beti procède à l'autopsie d'un corps national vivant mais paradoxalement mort. La main basse de la France largement responsable du vertige politique et social dont est victime le Cameroun, l'incurie des leaders politiques camerounais, la duplicité de certains acteurs de la lutte pour la liberté, les états d'urgence à durée indéterminée dans lesquels le pays s'enlise, telle pourrait se présenter cette riche collection d'essais pour le moins difficiles à résumer. Mongo Beti, procédant d'une lucidité qui lui est propre, dresse comme le bilan de son observation minutieuse du Cameroun et, partant, de l'Afrique, et dans un ultime sursaut -- puisque l'écrivain mourra en 2001 -- fait ses recommandations et partage ses observations avec la société de son pays natal.

L'auteur de *Ville cruelle* analyse et exemplifie les façons dont la France fait et défait des dirigeants africains moins soucieux de l'autonomie de leur pays que du maintien du fameux pré carré français en Afrique. Après avoir montré la généalogie de la mise à sac de l'Afrique francophone par la France depuis de Gaulle jusqu'à Chirac, Mongo Beti conclut que le salut de son pays ne viendra ni ne dépend pas de la démocratie pratiquée par la France. En clair, l'essayiste indique en creux le caractère outrageusement cynique de la France en prenant des exemples qui remontent aussi loin qu'à l'appel du général de Gaulle le 18 juin 1940. Les révélations sur le groupe Elf-Aquitaine, la brutalité dont est capable la soldatesque camerounaise qui en vient à imposer le respect inconditionnel à une France qui n'a cessé d'abrutir les Camerounais, l'imbécillité caractérisée des responsables camerounais qui s'acoquinent sans scrupule avec l'opresseur d'hier, d'aujourd'hui et peut-être de demain : autant de directions que prennent les observations du monologue entre la France et le Cameroun. Plus de 100 ans de mise à sac et de gommage systématique de la mémoire des peuples colonisés par la France sont ainsi résumés : « Peuple esclavagiste et colonialiste, la France n'a jamais fait sa révolution des mentalités. Elle est

incapable de comprendre les aspirations des jeunes nations avec lesquelles elle joue à s'associer. L'incohérence de son discours où grimacent les plus grossières contradictions lui échappe, de même que l'indécence de ses postures » (13).

Outre la célèbre Françafrique, Mongo Beti semble se rendre compte d'une série de réalités qui, au final, font de ses combats des illusions. C'est donc sur le mode de l'espoir perdu, ou plutôt de l'attente déçue, que Mongo Beti dresse le bilan d'une vie politique et sociale camerounaise dont la mort va le soustraire quelques années plus tard. Le lecteur ne peut pas ne pas être frappé par cette « parole risquée » au détour de laquelle le romancier et essayiste règle des comptes. Qu'il s'agisse de la lettre ouverte au ministre de l'Administration territoriale, de l'essai sur l'idiot du village nommé à la tête du ministère de la Recherche scientifique au Cameroun, de l'analyse de la destruction du système éducatif camerounais, ou encore des efforts vains et par ailleurs purement démentiels du tristement célèbre Ngidjol, grand pape de la bêtise et ennemi juré du travail sérieux, Mongo Beti révisé ses positions sur la responsabilité du naufrage du bateau national camerounais. Il en vient non pas à blanchir les Occidentaux du reste responsables à leur niveau de la situation de déliquescence absolue du pays, mais surtout à comprendre que le premier ennemi du Camerounais et de l'Africain, c'est d'abord et avant tout lui-même.

Ce constat me semble d'autant plus actuel que nous sommes nombreux à avoir été désillusionnés par ceux-là mêmes qui *de facto* étaient censés garantir notre émergence et, en tout cas, notre accès au « partage du sensible ». Aussi banale que la question puisse paraître, combien sommes-nous d'Africains ou d'africanistes qui ne le sont que par pur égoïsme, pour la gloire personnelle et sans le moindre souci pour la véritable émergence de cette Afrique conçue à la fois comme lieu de l'improductivité par excellence et, paradoxalement, comme objet commercial garantissant diverses autovalidations et divers acquis de pouvoir ? Ces questions pourraient résumer en effet la désillusion qui est celle de Mongo Beti quelques années après son retour d'exil, en tant que témoin privilégié qu'il a été du marasme mental qui règne au Cameroun. Il s'agit d'une désillusion qui à mon avis pourrait expliquer le passage dans l'écriture romanesque de Mongo Beti du roman réaliste au roman populaire, tel que je le suggérais dans mon compte rendu du premier volume du *Rebelle* dans *Présence Francophone*, n° 71, 2008. Il se pourrait donc que les trois derniers romans de Mongo Beti inscrivent la *weltanschauung* de l'écrivain dans la logique d'un roman d'autoformation inachevé. Que Mongo Beti soit grièvement déçu par Pius Njawé pour la libération de qui il avait âprement lutté, ou alors qu'il en vienne à conclure qu'il n'existe d'opposition politique au Cameroun que de caisse de résonance de la volonté du pouvoir prête à jouer au jeu de ce dernier à coups de billets de banque, le constat est on ne peut plus clair : il ne fait pas l'ombre d'un doute que, tant dans ces essais qui vont de 1995 à la

mort de Mongo Beti en 2001 que dans les romans écrits pendant la même période, le romancier camerounais « redécouvre l'ordinaire ». À ce niveau pourrait s'établir un lien entre les littératures francophones et anglophones d'Afrique. En effet, la « redécouverte de l'ordinaire » est théorisée par le critique littéraire et écrivain sud-africain Njabulo Ndebele (1994) pour caractériser la rupture qui intervient dans la production littéraire au pays de Nelson Mandela au lendemain de l'apartheid. Pour Ndebele, la littérature sud-africaine pendant l'apartheid correspondait à ce qu'il appelle « la culture de spectacle », autrement dit, à une littérature qui focaliserait énormément sur le politique, perdant ainsi de vue le quotidien social. Ndebele ne propose pas de rupture radicale entre éthique et politique, mais fait le réquisitoire d'une nouvelle approche de l'objet littéraire qui, sans passer sous silence les possibles politiques, s'intéresserait de manière plus systématique aux « détails » parfois simplement négligés dans l'analyse traditionnelle de la fiction sud-africaine. Ce constat pourrait être appliqué par certains côtés à la littérature africaine en général, et à la poétique de Mongo Beti en particulier. De *Ville cruelle* (1954) à *La ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1979), on a effectivement l'impression que les romans de Mongo Beti sont le lieu de l'affrontement de deux ordres sociaux en désaccord sur la condition sociale et les manœuvres politiques en vigueur, ainsi que leurs corrélats. Mais à partir de *L'histoire du fou* (1994), l'ouverture sur le populaire caractérise la fin de la carrière littéraire de Mongo Beti. Telle se présente une piste de recherche à approfondir. Mais avant d'y arriver, résumons-nous.

Au total, les essais que présente André Djiffack dans cet ultime volume du *Rebelle* interpellent par leur appel à une éthique de la responsabilité et à une posture intellectuelle du refus de la feinte politique. C'est donc les armes à la main que Mongo Beti décède dans le plus grand anonymat à Douala le 8 octobre 2001 et est conduit à sa dernière demeure dans son village natal, comme il en ressort du témoignage émouvant que constitue le récit de son dernier voyage par sa veuve. André Djiffack nous fait don de cette collection d'essais de Mongo Beti qui s'ajoutent à ceux des volumes précédents pour créer cet arbre à palabres où le Cameroun et les Camerounais devraient retourner penser leur passé, comprendre leur présent et envisager leur futur, gage de leur insertion dans la modernité s'il en est. Le seul manquement à ce volume pourrait être l'absence du dernier écrit de Mongo Beti, texte connu sous le titre de « Repentance », prononcé à l'occasion d'un colloque de l'Association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides tenu en juin 2001, portant sur « France et Afrique : répression des indépendances et "décolonisations" : dénis, mémoires effacées et violences actuelles. Madagascar 1947 ; Cameroun 1957-1970 ; Algérie ».

C'est le précieux fruit d'un long travail de recherche qu'André Djiffack nous offre, et s'il ne fait aucun doute que l'ouvrage mérite absolument d'être lu, il s'en dégage également que les essais de Mongo Beti s'ajoutent

à ses romans pour constituer peut-être la bibliographie la plus complète de la condition postcoloniale en Afrique francophone et au Cameroun en particulier. Ces essais constituent aussi un début de réponse à la question « à quand l'Afrique ? » que se posait Joseph Ki-Zerbo (2003). Pour ma part, la disparition de Mongo Beti dans les conditions qu'on connaît ne représente pas plus qu'une défaite provisoire, car il me semble indéniable qu'au rythme où va l'Afrique -- et le Cameroun en particulier -- et en dépit des discours « savants » ridiculement et vicieusement pessimistes pour cette Afrique, sur la tombe de Mongo Beti naîtra enfin le Camerounais libre. Mongo Beti y a cru jusqu'à sa mort, André Djiffack pour sa part nous donne l'occasion à travers son travail de nous associer à cette conviction que de ses cendres tachées de sang, l'Afrique renaîtra. Mongo Beti, notre cœur est avec toi : l'Afrique sera bel et bien libre.

Hervé Tchumkam
University of Pennsylvania

Références

KI-ZERBO, Joseph (2003). *À quand l'Afrique ? Entretiens avec René Holenstein*, Lausanne, Éditions de l'Aube.

NDEBELE, Njabulo (1994). *South African Literature and Culture. Rediscovery of the ordinary*, New York, Manchester University Press.

Dominique CHANCÉ (2009). *Écritures du chaos*, Paris, PUV, 248 p.

É*critures du chaos* est une critique des œuvres de Frankétienne, de Reinaldo Arenas et de Joël Des Rosiers.

Dans son introduction, Dominique Chancé tente de définir l'écrivain antillais à partir de sa position sociale en s'inspirant du parcours d'Édouard Glissant qui a cru pouvoir refonder un « discours antillais ». Il part de l'hypothèse selon laquelle l'ordre du discours ou l'ordre du social dans les dictatures (Cuba, Haïti), et dans les pays colonisés ou anciennement colonisés, est un ordre pervers. De ce fait, il se demande « comment l'écriture travaille la question posée à l'écrivain de sa survie, de sa quête de sens et de valeur, et plus encore ce qui, dans l'écriture, se rencontre, par quoi l'écrivain tente de ne pas devenir fou de sa propre souffrance et du malheur du monde, et de son chaos » (9). L'objectif ici est d'entreprendre une réflexion sur les textes qui manifestent une difficulté à symboliser le chaos dans une société abimée par l'héritage destructeur de la colonisation et de l'esclavage.